FRACTURE

LA FRACTURE

MARIE-NOËLLE LIENEMANN

au Vif du Sujet

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

of S.
5/91

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1991.*

Extrait de la publication

L'emploi de soi-même

Que vont donc voter les centristes? Qui va encore s'allier avec le Front national? A quand le prochain courant dans le PS? Le président va-t-il dissoudre?

Après la tempête, la politique a repris, en France, ce qu'elle appelle ses droits. Il y aura trois mois bientôt que j'ai écrit les premières notes, les premières lignes de ce qui allait devenir ce livre. Mais je sais à présent que remontait beaucoup plus haut ce besoin d'opérer un retour en arrière. Le fil que je ne pouvais m'empêcher de suivre en remontant dans le temps, c'était le parcours de la gauche.

Ma gauche, c'est la deuxième gauche. C'est là un terme typique de notre société politique. Parce qu'un jour on l'a trouvé commode, il finit par faire partie des meubles. Je préciserai donc, pour les non-initiés, qu'à l'origine de mes engagements politiques se trouve une vision décentralisatrice, autogestionnaire, personnaliste, antibureaucratique du socialisme.

Je n'ai pas la nostalgie de l'opposition. J'ai espéré, en voyant la première gauche sortir des schémas dans lesquels elle s'était enfermée, égarée. Malheureusement, ce fut toute la gauche qui adopta très vite les équations simplistes de la stricte gestion. J'aurais accepté une certaine modération,

une réévaluation des moyens, un échelonnement des objectifs. En réalité, les principes n'étaient plus défendus, les perspectives de changements sociaux étaient abandonnées.

J'ai perçu la guerre du Golfe comme le point d'orgue dans cette suite de reniements.

Par fidélité à mes convictions socialistes les plus profondes et à l'idée que je me fais de la France, j'ai voté, le 15 janvier, contre l'engagement militaire dans le Golfe.

Notre pays a l'air aujourd'hui de se réveiller d'une mauvaise nuit d'excès. Mais avait-il gardé, dans son ivresse, assez de lucidité pour se souvenir aujourd'hui de ce qui s'est passé? Pour se rappeler ce qu'on lui avait promis et comparer avec ce qui est advenu?

Les Kurdes sacrifiés, Israël dans le même face-à-face avec les Palestiniens, le Liban écartelé, la tyrannie maintenue en Irak. Les jeux étranges des projecteurs autour de la silhouette de Saddam : démon quand il lançait aux alliés des menaces qu'il ne mettait pas à exécution, tyran banal quand il martyrise son peuple pour le mettre au pas. (N'oublions pas que Saddam emprisonnait, torturait, exécutait, gazait quand il était encore l'allié privilégié de la France.)

Reste, dans les esprits, l'impression diffuse de s'être laissé manipuler. Et dans les cœurs, une pitié mêlée de honte. Car nous sommes pour quelque chose dans le malheur des populations injustement meurtries.

Cette injustice, je l'ai perçue si tôt et si clairement qu'il m'aurait été impossible de ne pas voter contre la guerre. C'était la première fois que je sentais l'impérieuse nécessité de refuser la discipline et de risquer la solitude. Mais seule, au fond, je ne l'étais pas. Mes idées, je le savais, étaient celles de nombreux socialistes européens.

Ce vote fut pour moi un acte fondateur. Au sein du parti, et surtout en dehors, s'est développé un mouvement anti-

Extrait de la publication

guerre. Mais, manquant de cohérence, il ne pouvait constituer un pôle politique. Il reste que ce vote aura été un sursaut, un refus de se laisser faire, un appel à l'esprit critique, à l'esprit de résistance contre le soi-disant cours des événements. Résister aussi à cet éternel revenant la « raison d'État », qui opacifie le jugement et détourne de l'essentiel.

Les affaires arrivent toujours comme une gangrène lorsque l'énergie vitale déserte le politique. Elles nous rappellent à la gauche, au droit fondé sur l'équité. Dépouillé de la cour de sûreté de l'État, la justice de notre pays reste perméable à l'autorité au nom de la raison ou de l'intérêt de l'État. Qui peut durablement résister à la tentation d'y recourir?

Il aura également correspondu à un moment important de l'histoire contemporaine. On disait en 1989 que la chute du mur de Berlin marquait la fin du XXe siècle. L'écrasement de l'Irak par la technologie militaire américaine inaugure le XXIe. Cette guerre a dévoilé la violence latente des rapports Nord-Sud. Elle démontre la nécessité de rechercher un nouvel ordre mondial, de dégager les valeurs sur lesquelles fonder une civilisation nouvelle.

Plus modestement, 1991 verra aussi le dixième anniversaire de l'élection du 10 mai 1981. Et, pour moi, une commémoration muette, intime : il y a vingt ans, j'adhérai au PS. C'était juste après le congrès d'Epinay. Le PS est ma famille et, depuis mon enfance, j'ai toujours, en famille comme ailleurs, dit ce que je pensais.

J'ai aimé le parler vrai de Michel Rocard jusqu'au jour où j'ai senti que la vérité auquel il se référait n'était plus qu'une objectivité de circonstance. Parler vrai était devenu parler neutre, parler d'un point situé hors de soi. Ce vrai n'était plus vécu.

Extrait de la publication

S'en réclamer tournait à la pose, au détachement intellectuel, à la certitude savante. Je ne marche plus. L'équilibre est rompu entre rigueur et audace, entre gestion et imagination.

Je ne connais pas de vérité absolue accrochée quelque part dans l'espace, mais je me sens des convictions étayées par l'expérience. Ce sont bien des utopies vers lesquelles j'oriente mes actions concrètes. Car je suis une incorrigible passionnée d'actions, si petites qu'elles soient. C'est mon côté réformiste. Si vous haussez le sourcil en ressentant une contradiction entre réformisme et utopie, vous n'êtes pas au bout de vos surprises. Je vis, comme chacun, des contradictions : socialiste, catholique, social-démocrate, autogestionnaire. Ajoutez une bonne dose d'esprit libertaire.

J'ai toujours ressenti ces contradictions comme des complémentarités. Elles m'ont épargné bien des déceptions. Mais, depuis quelque temps, la dévitalisation de la gauche érodait mon optimisme, même si elle n'entamait pas ma combativité. Le 15 janvier, quelque chose s'est brisé en moi. Une fracture. A l'image de celle qui traumatise la gauche, passée de l'opposition au pouvoir, de l'idéal au réel, de l'ambition à la gestion. Je sais qu'une fracture se réduit, et j'en suis heureuse. Mais en réduisant la nôtre, ne réduisons pas les horizons du socialisme!

Me revient alors cette apostrophe d'Eugène Varlin, lancée en 1866, au congrès de Genève de l'Association internationale des travailleurs :

« *Tant qu'une entrave empêchera l'emploi de soi-même, le socialisme n'existera pas.* »

I

VANITÉS GUERRIÈRES

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Lundi 14 janvier 1991

Les enfants étaient couchés. Ils dormaient. C'était leur soirée. Je leur réserve toujours mon lundi. Je m'efforce d'arriver à temps pour accueillir Marianne et Olivier à la sortie de l'école. Cet après-midi, nous avions rendez-vous chez l'orthopédiste.

– Alors, Madame, vous croyez que ça va...?

Le Golfe, bien sûr. Nous étions le 14 janvier, à vingt heures de l'expiration de l'ultimatum imposé à l'Irak par les Nations Unies.

Je suis député. La femme de l'orthopédiste pouvait me croire plus au courant. Il n'en était rien. Les Français ont disposé de six mois pour débattre de leur entrée dans la guerre et c'est le dernier jour, quand les dés étaient jetés, qu'un Parlement mal informé a ratifié ce qu'il croyait ne plus pouvoir éviter. Un tour de passe-passe, une formalité, un simulacre! Comment, dès lors, ne pas vouloir rénover la politique, réviser enfin la Constitution. En attendant, je répondis à mon interlocutrice :

– J'espère encore.

C'était vrai. J'espérais encore que la proposition française allait ralentir le compte à rebours. J'espère toujours. J'agis,

et j'espère que ce que je fais servira à quelque chose. C'est ma nature.

Une fois à la maison, je me laissai envahir par les enfants. Nous étions seuls. Patrice, en réunion, devait rentrer très tard dans la nuit. Le Golfe était très loin. La Chambre appartenait à un autre monde. Nous avons dîné, bavardé, chanté. Câlin, bonsoir, re-câlin, re-bonsoir.

Un enfant qui dort sans crainte, je ne connais pas plus poignante expression de la paix. Le cœur encore tout occupé par mes petits ensommeillés, je rangeai machinalement, atténuant le familier désordre du soir.

Menace impalpable, l'échéance de l'ultimatum se rapprochait.

Il était peut-être vingt-trois heures quand le téléphone sonna.

C'était Robert, un véritable ami. Il m'appelait des Etats-Unis. Me replongeait dans la gravité du moment.

– Faites quelque chose, à Paris. Il le faut.

Il me parla des sénateurs et des représentants américains qui avaient voté contre l'entrée en guerre de leur pays.

Je pensai au sénateur Kennedy. J'avais lu le texte de son intervention, intelligente, courageuse. J'aime le clan Kennedy. L'idéalisme pratique et opiniâtre des deux frères assassinés. Quand le crime de Dallas a abasourdi le monde, j'avais onze ans. L'âge auquel on se forge des héros. Des millions d'enfants auront onze ans cette année. Quels héros leur proposerons-nous? Quels idéaux?

– Quel est l'état d'esprit à Paris, demandait-il? Qu'en pensent les autres?

Les autres! On aimerait tant pouvoir dire les nôtres!

– Ils sont inquiets, désolés, résignés.

Quand Robert raccrocha, je sus qu'il savait que j'allais faire quelque chose. Moi aussi. Mais je ne savais pas encore quoi, ni comment.

Extrait de la publication

En branchant la radio de ma voiture, tout à l'heure, je venais d'apprendre, par France-Info, que l'Assemblée était convoquée pour le lendemain. J'avais téléphoné à des collègues. Ceux que j'appelle mes collègues, ce sont des députés socialistes. Nous exerçons la même fonction, empruntons les mêmes couloirs, partageons les mêmes bureaux, épluchons les mêmes dossiers, éprouvons les mêmes humeurs et, sans doute, partageons les mêmes idéaux. Je me sens poussée vers la plupart d'entre eux par une chaleureuse confiance. Pris à part, chacun révèle de réelles qualités. L'effet de groupe ne les met pas toujours en valeur.

J'avais appelé, bien sûr, ceux dont les idées, et surtout les sentiments, se rapprochaient des miens lorsqu'était abordée la question du Golfe. Le Parlement français allait enfin, in extremis, être consulté. La date était même avancée d'un jour. J'y lus un mauvais présage.

En raccrochant mon téléphone, je m'étais sentie seule. Pas seule, évidemment, à penser que nous abordions le dénouement fatal d'un drame absurde. Je me sentais seule à devoir imaginer d'abord, proposer ensuite, réaliser enfin, quelque chose qui serait à la fois utile à la communauté humaine et conforme aux exigences de ma conscience. Que de grands mots! C'est cependant autour d'eux que s'est articulée mon éducation. Une empreinte indélébile : depuis, je n'ai jamais eu à renier mes convictions philosophiques ou religieuses ni mes responsabilités civiques.

Cette nuit du 14 janvier, l'énoncé de mon problème était clair : dans la hâte et la résignation, sans disposer du minimum nécessaire d'informations, sans avoir réfléchi en commun ni échangé leurs points de vue, les parlementaires socialistes s'apprêtaient à autoriser le gouvernement à faire entrer notre pays en guerre.

Que pouvais-je faire?

La responsabilité collective des parlementaires socialistes était immense. Ils étaient assez nombreux pour faire voter majoritairement la guerre. Mais assez nombreux également pour la refuser. Et si le parlement français prenait cette décision, les Nations Unies devaient en tenir compte. Et le président Bush également, qui affirme vouloir respecter le cadre de la légalité internationale.

Mais c'en était assez de si. Car je connaissais d'avance le résultat des débats et des votes du lendemain.

Dehors, la nuit était noire, sans lune. Les experts militaires supputaient déjà inlassablement la date et l'heure de l'attaque alliée sur l'Irak. Je n'attendais pas de voix. Je ne suis pas Jeanne d'Arc. Pas de vertige métaphysique. Je ne suis pas Pascal. Je n'étais pas non plus sur le Mont des Oliviers, entourée de mes disciples endormis. Ni dans la Jérusalem d'aujourd'hui, mère juive ou arabe attendant le pire.

La guerre ne menaçait ni mes enfants, ni les habitants d'Athis-Mons qui m'ont élue à la mairie. Si je votais la guerre, notre salle des mariages ne serait pas transformée en infirmerie. Je sentais pourtant que le moment était grave et des associations d'idées, d'images, de souvenirs, se faisaient et se défaisaient dans mon esprit. En 1914, un député socialiste, un seul, avait voté contre la guerre. En 1940, d'autres, mais hélas pas tous, avaient refusé les pleins pouvoirs au maréchal Pétain.

J'écartai ces évocations grandiloquentes. Nous n'en étions pas là. Excepté que j'étais député comme ils l'avaient été, que la France existait encore et que notre vote de demain allait l'engager dans une nouvelle guerre.

En bonne élève, je m'assis à ma table et relus la résolution des Nations Unies. Dans l'ordre des valeurs humaines, je place en tête la liberté. Et, en second rang, la justice, incarnée par le droit. Solitaire, concentrée, je révisais cette leçon

de droit délivrée à l'Irak, c'est-à-dire à Saddam Hussein, un dictateur.

Malgré l'aridité du texte, soudain, je souris toute seule, sous la lampe de bureau. *Défiant ouvertement*, on croirait entendre un surveillant général justifiant une sanction prise contre un élève insoumis.

Défiant ouvertement... Le défi était-il un concept juridique?

J'ouvris mon Petit Robert :

Défi : action de défier en combat singulier... Plus loin (*1965, d'après l'anglais*), *anglicisme. Obstacle intérieur ou extérieur qu'une civilisation doit surmonter dans son évolution.*

En somme, le défi relevait du code primitif, instinctif et hautement respectable de l'honneur. Il était également, selon le Robert, l'expression d'un instinct de survie des sociétés.

C'était au nom de leur sens respectif de l'honneur que se défiaient d'un côté Saddam le dictateur, de l'autre Bush, président de la première démocratie du monde. Or l'ambition du droit moderne n'est-elle pas de transcender les codes d'honneur et les pulsions collectives? Ainsi, les rédacteurs de la résolution des Nations Unies s'étaient laissés emporter, laissant entrevoir un droit international à géométrie variable, des arrière-pensées et des subjectivités. En notant ce point, je ne prétendais pas avoir découvert motif à demander l'annulation de la résolution, j'avais simplement trouvé dans l'énoncé du problème la faute qui rendait sa solution insatisfaisante. J'étais d'une certaine façon rassurée d'avoir déterré la passion sous la prétendue raison.

Ce fut comme si, soudain, je me sentais autorisée à respecter moi aussi ma subjectivité. C'est ma conscience que j'allais écouter demain. C'est elle que j'allais opposer à la raison d'Etat.

Extrait de la publication

Minuit était largement passé. J'ai une bonne nature qui me pousse au lit quand il est temps. J'avais attendu Patrice en espérant confronter mes conclusions aux siennes. Le sommeil vint avant lui. Mais je m'endormis certaine qu'il serait d'accord avec moi pour prendre parti contre la guerre devant les parlementaires socialistes et les instances du Parti.

Le lendemain matin, entre les cafés au lait à faire avaler, les mentons à essuyer, les menottes qu'il faut guider vers l'emmanchure des anoraks, les paquets de kleenex à fourrer dans les poches, nous finîmes par trouver Patrice et moi le temps d'échanger l'essentiel – il était tout à fait d'accord avec moi.

– Attention quand-même à ne pas te laisser marginaliser, me lança-t-il, prudent, lui qui le paraît si peu d'habitude.

Quelques minutes plus tard, nous étions partis chacun de notre côté.

Ça bouchonnait en direction de Paris. Je peste toujours dans les embouteillages, même lorsque je ne suis pas vraiment pressée. C'était le cas. Je comptais passer ma matinée à l'Assemblée, rencontrer l'un ou l'autre, écouter, tenter de convaincre. Comme à l'accoutumée, je pris en marche France-Info. Trop tard, la politique venait de passer. Je dus suivre la litanie du jour : Sainte Météo, Sainte Circulation, Sainte Bourse, Saintes Courses, Sainte Economie, Saint Sport. A la fin du cortège reparut la menaçante actualité. On faisait le décompte des dernières heures de paix laissées au monde par l'ultimatum. Comme prévu, les Américains écartaient le plan de paix présenté en dernière minute par François Mitterrand. A travers l'incertitude, on pressentait la guerre virtuellement engagée.

Soudain, je réalisai que l'envie m'était passée de rencontrer des gens. En particulier d'autres parlementaires.

Extrait de la publication

Le mardi, je consacre souvent quelques heures à ce que je ne saurais appeler autrement que ma culture. Ce matin, il devait bien y avoir quelque chose du côté des Grand et Petit Palais. Je me retrouvai ainsi, parcourant, la tête ailleurs, une exposition consacrée aux *Vanités*. Il me fallut bien deux sabliers, trois têtes de mort et une demi-douzaine de fronts cabossés par des visions d'outre-tombe pour me rappeler qu'il avait été à la mode, en d'autres siècles, de méditer – ou d'en faire mine – sur nos fins dernières. Peu touchée par cet inventaire d'allégories funèbres, j'arpentais les salles, l'esprit à fleur de curiosité. Et puis vint l'instant, toujours espéré, chaque fois inattendu, où un tableau me retient, l'âme en éveil. Il représentait cette fois un jeune soldat... fraîchement tué. La guerre en dentelle, les champs de bataille, Barry Lyndon, Fabrice del Dongo. Emue, je recherchai les vers enseignés au lycée :

... Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.
... Deux trous rouges au côté droit.

Devant ce soldat mort, je sentis la guerre se pousser au premier rang des vanités. Je sortis. Il faisait beau.

Il dort dans le soleil ...

Rimbaud m'accompagnait.

J'oublie facilement les endroits où j'ai pu prendre mes repas mais je me revois, ce 15 janvier dans un restaurant juif du Marais. Pierre me tient compagnie. La politique n'est pas son hors d'œuvre préféré et la guerre n'est pas à son menu. Il n'a pas de mal à parler d'autre chose. Pendant que je

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LA FRACTURE

MARIE-NOËLLE LIENEMANN

Une femme dit non aux renoncements de la gauche. Une militante refuse l'unanimisme, la raison d'Etat et la bonne conscience. Une socialiste s'interroge sur l'avenir de ses idéaux, malmenés par une politique qui tourne le dos à l'audace et à l'imagination.

Délaissant la langue de bois du monde politique, **Marie-Noëlle Lienemann,** député de l'Essonne et maire d'Athis-Mons, se livre à une commémoration intime de son engagement. Il y a vingt ans, elle adhérait au Parti socialiste, celui d'Epinay, de la rénovation et de l'espoir. Il y a dix ans, elle fêtait dans l'allégresse l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République. *« On ne peut plus continuer de tout attendre d'un seul homme »*, écrit-elle aujourd'hui, en appelant la gauche à retrouver le chemin de ses révoltes et de ses rêves, contre l'injustice et l'habitude, l'ordre des choses et l'ordre du monde.

Une parole fraîche et ouverte, sans sectarisme ni calcul. Une parole libre, comme ce geste d'indépendance qui conduisit Marie-Noëlle Lienemann à voter contre l'engagement français dans la guerre du Golfe. *« Le 15 janvier 1991, quelque chose s'est brisé en moi. Une fracture. A l'image de celle qui traumatise la gauche, passée de l'opposition au pouvoir, de l'idéal au réel, de l'ambition à la gestion. »*

9 782070 723300

91-V A72330 ISBN 2-07-072330-5 75 FF tc

Extrait de la publication